

Aurélie VALOGNES

MÉMÉ
dans les
ORTIES

ROMAN

Michel
LAFON

Aurélie Valognes

MÉMÉ
DANS LES ORTIES

Michel
LAFON

*Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2015
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

À Laetitia.

PROLOGUE

Déménager à la cloche de bois

Avachi sur sa valise, Ferdinand Brun, quatre-vingt-trois ans, contemple, impuissant, son appartement, qu'il quitte pour toujours. Lui qui déteste les déménagements. Lui qui déteste la vie en communauté. Lui qui déteste les gens. Comment en est-il arrivé là ?

Son cœur se serre.

Il inspire profondément : l'odeur de naphthaline emplit ses narines. Le parfum familial l'apaise immédiatement. Cette odeur va lui manquer, le papier peint marron à grosses fleurs aussi, même s'il ne l'a jamais aimé.

Il s'est habitué à toutes ces choses. Ses meubles sous bâche. Ses livres rangés dans des sacs plastique. À l'abri de la poussière. Du temps. De la vie.

Cela fait des années que Ferdinand habite reclus, sans famille, sans ami. Il l'a cherché en

un sens. Tout au long de son existence, il a fait ses choix, seul. Rarement les bons. Toujours dictés par des rancœurs ou des pulsions. Il n'a cependant jamais changé de cap, ni montré qu'il avait tort. Ses faiblesses, ses erreurs, ou juste ses sentiments, il les a toujours gardés pour lui. Un vrai Bélier, comme disait sa grand-mère.

Alors, comment a-t-il pu laisser un inconnu le piéger et influencer sur son destin ? Lui qui déteste qu'on lui dise quoi faire ! À son âge, en plus. Et puis, il ne supportera jamais de vivre aussi loin de chez lui.

Là-bas, il le sait, on va tenter de l'infantiliser, de le transformer en papy guimauve. Pas folle la guêpe ! Et puis, toutes ces vieilles harpies... Non. Ça ne va pas être possible. Ras le bol, de ces bonnes femmes !

Cela fait plus de vingt minutes que Ferdinand, chaudement vêtu, attend son taxi.

Il fouille dans ses souvenirs à la recherche du moment exact où son destin a commencé à lui échapper. Tout a débuté ici même, il y a trois ans. Dès son arrivée, ça n'a pas collé avec les voisins. Et il y a un an exactement, la situation s'est dégradée, sans qu'il sache pourquoi. Le vieil homme est en train de se remémorer les événements qui se sont succédé, quand le téléphone résonne dans l'appartement. Il faut un

Mémé dans les orties

certain temps à Ferdinand pour réaliser que la sonnerie lui est destinée. Il se lève alors brutalement, chancelant. Cela ne fait ni une ni deux, Ferdinand décroche et raccroche dans un mouvement sec, agrémenté d'un :

– Non mais on croit rêver ! On peut pas être tranquille chez soi ! Y a toujours quelqu'un pour nous emmerder ! Et aujourd'hui, en plus !

Ferdinand arrache la prise du téléphone du mur et retourne se poster dans l'entrée.

À aucun moment, le vieil homme ne pense que ce coup de fil puisse être important : tout le monde sait qu'il faut l'appeler entre 20 heures et 20 h 30. À aucun moment, il ne se dit que ce pourrait être le chauffeur de taxi. À aucun moment, il n'a conscience que cet appel aurait pu changer sa vie s'il avait écouté ce que la personne à l'autre bout du fil avait à lui dire.

Non. Perdu dans ses pensées, Ferdinand songe qu'il n'est peut-être pas trop tard pour tout arrêter. Ne dit-on pas que l'on a toujours le choix ? Il pourrait s'échapper, faire le mort : sa spécialité. Et s'il n'y allait pas, que se passerait-il ? Il serait juste égal à lui-même, prévisible dans son inconstance. Car, après tout, n'est-il pas toujours le vieillard acariâtre qui, pas plus tard qu'au nouvel an dernier, terrorisait ses voisines et dictait sa loi dans la résidence ? N'est-il pas

Aurélie Valognes

toujours l'homme au passé trouble que tout le monde fuit ? Celui que l'on surnomme le *serial killer* ? Il y a forcément une porte de sortie. Il suffit de la trouver. Et de ne pas regarder en arrière.

Douze mois plus tôt

Tourner au vinaigre

Les choses se sont gâtées pour Ferdinand quand il a emménagé dans la résidence, deux ans plus tôt. Après un divorce qui l'avait laissé amer, il avait emménagé au premier étage gauche de l'immeuble A de la résidence située au 8, rue Bonaparte. Une résidence des années cinquante, bien entretenue, au bout d'une rue bordée de platanes centenaires, dans une petite ville paisible. Les murs en pierre de taille, l'élégant portail en fer noir et la jolie cour fleurie des bâtiments A et B ont toujours laissé le vieillard indifférent. Tout comme le chemin de roses trémières qui contourne le jardinet intérieur pour mener au potager coloré et au local à pouelles.

Au 8, rue Bonaparte, tout était tranquille. On coulait des jours heureux. Les habitants se sentaient bien. C'était une résidence sans histoire, les immeubles avaient toujours abrité une petite

dizaine de familles. Avec le temps, les parents avaient vu leurs enfants quitter le nid. Restaient désormais des vieilles dames seules, dans des appartements devenus trop grands pour elles. Dans la courette, seuls résonnaient les ronronnements du chat de Mme Berger, ou les chants des canaris de la concierge, Mme Suarez, ou encore les bruits de mastication gourmande de son chihuahua, engloutissant les biscuits de sa maîtresse.

Chaque jour, après le déjeuner, on pouvait aussi entendre le caquètement d'un attroupe-ment de vieilles dames, qui, attablées dans la cour intérieure, papotaient au soleil, une tasse d'un breuvage chaud au creux des mains. Elles passaient des heures à piailler, à partager les derniers potins, à refaire le monde. Une tradition établie depuis des décennies.

Tous ces gens semblaient être faits pour vivre ensemble. Jamais un mot plus haut que l'autre, jamais un son plus fort que celui du téléviseur. C'était leur paradis sur terre.

Mais c'était avant.

Avant l'arrivée du perturbateur. Du prédateur. Un homme. Seul. Un octogénaire dont le passé mystérieux et les agissements bizarres ont tout de suite donné la chair de poule aux habitantes du 8, rue Bonaparte. Depuis deux

Mémé dans les orties

ans qu'il vivait au premier étage du bâtiment A, en face de Mme Claudel, M. Brun faisait régner la terreur. Les grands-mères toléraient du mieux possible l'agressivité du bonhomme, son incapacité à faire des efforts pour vivre en communauté. Sans parler de son chien. Un monstre. Cependant, cela avait troublé la tranquillité des lieux. *Leur* tranquillité.

Tout s'est accéléré dès lors que la mort de la véritable propriétaire des lieux, Louise, l'ex-femme de Ferdinand Brun, fut connue. La guerre contre le vieil homme fut alors déclarée. Derrière ces murs en apparence tranquilles, les voisines solidaires complotaient désormais pour se débarrasser de leur encombrant voisin. La guerre froide était finie. L'affrontement direct allait commencer, plus cruel, mais plus efficace. Le tout orchestré par une femme à la poigne de fer, Mme Suarez, concierge de la résidence depuis plus de trente ans.

Avoir une dent contre quelqu'un

Mme Suarez, cinquante-sept ans, est toujours élégante, *on ne sait jamais*. Elle en oublierait presque l'homme qui partage sa vie depuis près de quarante ans. Pour parfaire son sourire forcé destiné aux petites gens (le facteur, les éboueurs, le jardinier), Mme Suarez a une hygiène bucco-dentaire irréprochable. Trois lavages quotidiens de trois minutes chacun, avec brosse à dents électrique, bain de bouche décapant, gargarismes sonores et finitions au fil dentaire. Ce qui est dommage, c'est que Mme Suarez a constamment les lèvres pincées et les sourcils froncés, occupée qu'elle est à guetter le moindre faux pas de ses congénères.

Les voisins s'y sont habitués et obéissent aux règles : c'est le cas de Mmes Joly, Berger et Jean-Jean, septuagénaires serviles, à la botte de Mme Suarez. Mme Claudel, nonagénaire

superactive, dont la bonne éducation n'a plus à être démontrée, ne pose aucun problème non plus. Les autres habitants sont en revanche plus difficiles à éduquer. Dès que quelqu'un passe devant sa loge, la concierge entreprend une petite course jusqu'au local à poubelles. Au moindre écart de tri, par exemple une peau de banane dans le bac à ordures mixtes plutôt que dans le compost, et c'est illico un coup d'interphone, de sonnette ou un Post-it collé sur la porte.

Oui, Mme Suarez fait un travail ingrat, avec très peu de reconnaissance, mais ô combien utile à la communauté. Sans elle, la résidence irait à vau-l'eau. Mais les habitants du 8, rue Bonaparte s'en rendent-ils compte ? Les voisines ont-elles conscience de la chance d'avoir Mme Suarez comme amie ? Et son mari, ce moins-que-rien, ne devrait-il pas la remercier de vivre dans cette belle résidence et d'être enfin quelqu'un grâce à elle ?

Car au 8, rue Bonaparte, avec la loge héritée de sa mère, Mme Suarez est la maîtresse des lieux. Elle se pavane dans la cour, inspecte, fait circuler ses différents interlocuteurs.

Et elle aime que cela aille vite, que les corvées soient rayées de sa liste, pour pouvoir retourner à son poste de guet.

Mémé dans les orties

Depuis sa loge, Mme Suarez surveille la vie de chaque habitant. Sorties, visites : elle sait tout, connaît les habitudes de tout le monde. On dit même qu'elle consigne dans un carnet noir les travers de chacun. Elle ne quitte presque jamais son poste, où, avec sa machine à coudre, elle confectionne des petits manteaux imprimés pour Rocco, son chihuahua. C'est toujours à regret qu'elle sort de sa loge deux fois par jour pour sortir les poubelles et distribuer le courrier. Le plus long est de déposer les lettres sur les paillassons : cela lui prend quinze minutes exactement.

Mme Suarez aime la ponctualité. Si le facteur est en retard, elle le lui fait savoir. Car même si ces quinze minutes sont calées sur des heures creuses, c'est-à-dire quand l'activité est au plus bas, Mme Suarez peut quand même louper une infraction ou un déplacement intéressant. Et il ne faut pas compter sur son mari, qui refuse catégoriquement de prendre la relève pour consigner ces précieuses minutes, se cachant derrière une excuse bien plate : « Je croyais que je n'avais pas le droit de mettre les pieds dans la loge de *Madame* ? »

Quand Mme Suarez dépose le courrier sur le paillason, elle fait donc au plus vite et accompagne rarement d'un « bonjour » sa tournée. Si

elle est du genre bavard, elle ne peut pas se le permettre tout le temps et encore moins avec tout le monde. Il y a les gens de l'immeuble et les autres. Et puis il y a M. Brun.

Mme Suarez déteste M. Brun. Et ce, dès les premières minutes où lui et son chien ont mis les pieds dans sa résidence. Aucun bonjour, cigare fumé dans les parties communes, poubelles jamais triées, aspirateur en marche au moment exact où elle s'octroie une pause cigarette, dans la courette, avec son chihuahua et ses amies. Elle est même persuadée qu'il profite de ses quinze minutes d'absence quotidienne pour accomplir quelques méfaits, juste pour la faire bisquer. Elle n'a jamais pu le prendre en flagrant délit mais elle y travaille.

Les roses trémières se portent à merveille tout autour de la cour, sauf sous le balcon de M. Brun. Elle parierait son manteau en fourrure qu'il les arrose de désherbant. C'est comme les ampoules des parties communes : à l'étage du vieil homme elles sautent tous les mois. Et chaque fois qu'elle revient de sa tournée du courrier, les marches de l'escalier sont humides et glissantes. Sans parler des énormes déjections canines juste en face de la résidence, près de l'école. Elle serait prête à gager que ce sont celles de son sale cabot. Si elle ne peut pas sentir M. Brun, elle déteste

Mémé dans les orties

plus encore son chien, un colosse qui fait peur à son chihuahua d'amour, au chat de Mme Berger mais surtout à ses pauvres canaris. L'année dernière, six d'entre eux sont morts, de peur selon elle, à cause de la *bête*. Le vétérinaire n'a pas confirmé, mais elle en est certaine.

Pour ne pas passer pour quelqu'un de grossier, Mme Suarez accompagne le courrier qu'elle dépose chaque jour sur le paillason de l'octogénaire d'un « bonjour, monsieur Brun ». Ce malotru, jamais il ne lui a répondu ! Jamais, alors qu'il est derrière sa porte, la fixant à travers l'œilleton. Mais elle prend sur elle et persiste, car elle est certaine que son « bonjour » indispose le vieil homme.

Cependant, cela ne peut plus continuer ainsi. Mme Suarez se l'est juré depuis la mort de son volatile préféré. En tant que chef de la résidence, elle doit prendre les mesures qui s'imposent. Alors, avec l'aide de ses acolytes, elle a imaginé un plan pour faire déguerpir M. Brun dans les meilleurs délais. C'est ce dont elles discutent tous les jours dans la courette lors de leur pause UV/nicotine, après avoir déjeuné en tête à tête avec Jean-Pierre Pernaut, et tandis que le bruit de l'aspirateur de Ferdinand l'empêche de saisir le moindre mot.

Avoir la guigne

Ferdinand Brun est de plus en plus sourd. Ça ne le gêne pas plus que ça, il n'a personne avec qui faire la conversation. Mais comme il est hypocondriaque, il imagine déjà le pire, la surdité complète, comme ce compositeur prodige, Mozart ou Beethoven, il ne se rappelle plus très bien. C'est que M. Brun n'a pas beaucoup de chance dans la vie. Cela a mal commencé, et ce n'était pas vraiment sa faute.

Ferdinand Brun est n   un vendredi 13. Sa mère a fait tout ce qu'elle a pu pour le retenir quelques heures de plus, mais c'est en avance de vingt minutes qu'elle a pu constater la décevante masculinité de sa progéniture non désirée. La nouvelle mère a donc décidé de déclarer que la naissance avait eu lieu le 14, et non le 13, comme cela se faisait à l'époque pour éloigner le mauvais   il.

Mais la malchance a continué de poursuivre Ferdinand Brun, faisant fuir toutes les femmes auxquelles il s'attachait, certes plus par nécessité que par choix. Sa mère tout d'abord, qui ne l'a pas abandonné à la naissance, est tout de même décédée deux ans plus tard des suites de l'accouchement de sa sœur cadette – elle-même morte. Sa grand-mère, ensuite, qui l'a élevé après le décès de sa mère (il n'a jamais connu son père), et qui a été emportée à l'hôpital par une grippe, alors qu'elle y était venue pour une jambe cassée. Sa femme enfin, qui a profité de lui et de son salaire de quarante ans de labeur à l'usine, pour fuir avec le premier venu dès lors qu'il a été à la retraite.

Le manque de chance n'a peut-être pas grand-chose à voir avec tout ça, car Ferdinand n'est pas du genre facile à vivre. Il est comme sur un voltage différent, avec une logique bien à lui, le laissant totalement incompris du commun des mortels.

Non, il ne va pas prendre le risque de perdre sa place de parking pour aller faire le plein d'essence : il préfère porter les jerricans vides jusqu'à la pompe à l'autre bout de la rue et les rapporter jusqu'à sa voiture. Oui, ses meubles sont encore recouverts de leurs housses de protection, mais cela évite la poussière et l'usure. Et oui, il a des affaires neuves bien rangées dans son armoire,

Mémé dans les orties

mais il continue invariablement d'utiliser son pantalon trop grand à l'ourlet usé, ses slips troués et le portefeuille percé qui aurait pu lui faire perdre sa carte bleue, s'il s'était résigné à adopter ce moyen de paiement. En somme, Ferdinand est économe, en biens mais surtout en sentiments. La seule pour qui il n'a jamais compté, la seule qu'il aime, la seule qui ne l'a jamais abandonné, c'est Daisy. Sa chienne. La plus fidèle. Avec elle, tout est simple. Pas de fourberie. Pas de contrainte. Pas de chantage affectif. Pas besoin de distiller au compte-gouttes petites attentions ou mots doux. De toute façon, il ne saurait pas faire. C'est bien ça, le problème. Avec tout le monde, mais surtout avec les bonnes femmes.

Ce qui est bizarre, c'est que Daisy n'est pas revenue hier soir. Elle n'était plus là quand il est sorti de la boulangerie et elle ne l'a pas rejoint pour déjeuner, ni pour dîner, ni pour passer la nuit à ses côtés. C'est la première fois. Disparaître comme ça... Ferdinand tourne autour du téléphone. Il ne va quand même pas appeler la police, il déteste les flics. Et c'est un peu tôt pour placarder sa photo dans la rue. Ferdinand se ronge les sangs. Daisy est sa dernière raison de vivre. Il va l'attendre. De toute façon, à quatre-vingt-deux ans, il n'a que ça à faire.

Être mieux reçu que le pape

Daisy n'est pas réapparue. Ferdinand a erré dans la rue toute la journée et une partie de la nuit, a crié son nom à s'écorcher la voix, s'est usé les yeux derrière sa fenêtre, n'a pas pu fermer l'œil. Le tabouret calé sous le postérieur, il est maintenant rivé à l'œilleton de sa porte d'entrée, témoin des allées et venues de sa voisine d'en face. Une vieille chouette bancale qui se donne des grands airs de bourgeoise avec sa coupe à la Simone Veil et dont la canne en bois pourrait, selon Ferdinand, cacher un peu d'alcool pour patienter à l'arrêt de bus.

Comme tous les samedis matin, c'est le branle-bas de combat. Elle entre, elle sort, toujours plus chargée de paquets, de sacs, de cartons. Comme tous les week-ends, elle reçoit ses petits-enfants à déjeuner. Et elle tient à ce que tout soit parfait. La maison, le repas, la

discussion. À quatre-vingt-douze ans, elle veut prouver qu'elle est une mamie bien dans son époque, très active et, surtout, en pleine forme. Ce qui n'est pas loin de la vérité, quelques petits pépins de santé mis à part. Certes, la vieille dame a un peu de difficulté à comprendre quand tout le monde parle en même temps, mais l'appareillage, ce n'est pas pour demain. La canne, en revanche, cela fait déjà deux ans qu'elle l'a acceptée. Elle la troque volontiers contre un Caddie trotteur pour aller faire son marché, car c'est tout de même « extraordinairement commode », comme elle dit. Ses yeux, eux, vont nettement mieux, depuis son opération de la cataracte : le papier du *Figaro* est même passé comme par magie du jaune au blanc ! Pour lire, elle chausse encore ses grandes lunettes rondes, qu'elle ne perd plus depuis que ses petits-enfants lui ont offert un cordon *très chic*.

Béatrice Claudel va bien, très bien, même.

Aujourd'hui, elle a donc invité un de ses petits-fils, son épouse et leur héritier de dix mois. Elle a prévu de cuisiner un lapin à la moutarde, le plat préféré de son petit-fils, agrémenté d'un bon côtes-du-rhône qu'elle a acheté en caisse de six à la dernière foire au vin.

Tout est fin prêt. La cocotte Le Creuset est sur le feu depuis près de deux heures, les carottes et